



SAINT-SORLIN

PRÉFACE

Parmi les villages de notre Bugey, Saint-Sorlin est un des plus pittoresques, dans le décor grandiose de la vallée du Rhône, avec ses vieilles maisons étagées que domine l'imposant clocher de son prieuré.

Pourtant, lors de ma première visite à l'antique église romane, si curieusement voûtée à l'époque gothique, je n'avais pu m'empêcher de déplorer l'état de vétusté et de confusion dans lequel se trouvait cet édifice, et je m'étais pris à rêver : comme ce serait beau si, un jour, celui-ci pouvait retrouver l'éclat de sa lointaine jeunesse !

Peu après, j'avais la joie de bénir le chœur et la coupole restaurés. En même temps, je consacrais le nouvel autel. Mais cette première réfection, qui avait sauvé l'un des plus beaux édifices romans du diocèse, rendait plus pénible encore l'impression que produisait la nef, avec son badigeon lépreux et son mobilier délabré.

Or, voici que bientôt j'aurai la satisfaction de bénir les travaux exécutés cet hiver, sous l'impulsion de M. de Truchis et de M. l'abbé Guillon, le Maire et le Curé qui ont couronné l'effort entrepris par leurs prédécesseurs, M. Dolbeau et M. l'abbé Durbet. Je me réjouis de voir ce magnifique édifice, où chaque génération a laissé quelque trace de beauté, redevenu éclatant de jeunesse, digne du Dieu qui l'habite.

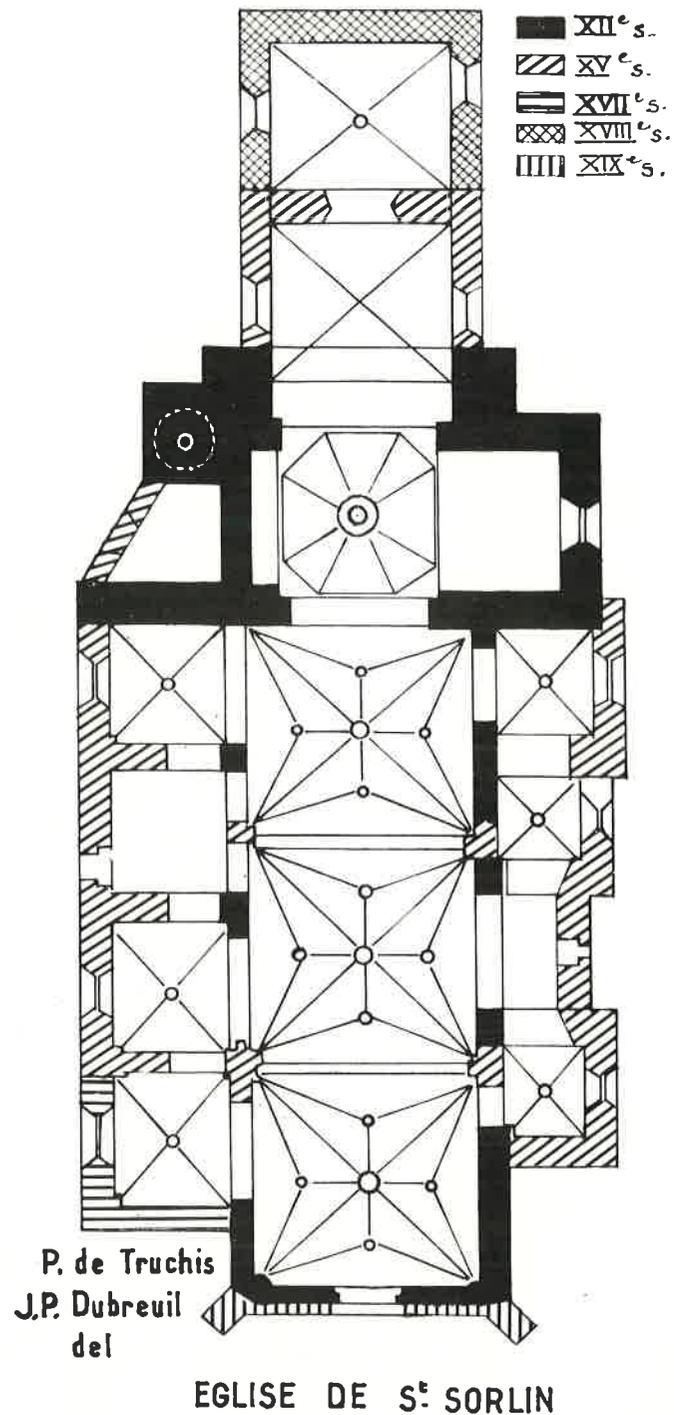
Une seule chose manquait encore : il fallait qu'un spécialiste se mit à écrire l'histoire du monument, à scruter son architecture, à fouiller les archives qui gardent les secrets des générations disparues. M. l'abbé Paul Dubreuil, à qui l'on doit déjà deux monographies très documentées sur la Chartreuse de Portes et l'église Notre-Dame de Bourg, nous livre aujourd'hui l'étude que l'on attendait.

En des pages où s'affirment une fois de plus son érudition et sa rigoureuse méthode d'historien, il évoque de la façon la plus agréable le passé de la vieille église. Les visiteurs trouveront, d'autre part, en lui un guide très sûr.

Je souhaite à sa publication un beau succès.

Belley, le 29 avril 1964.

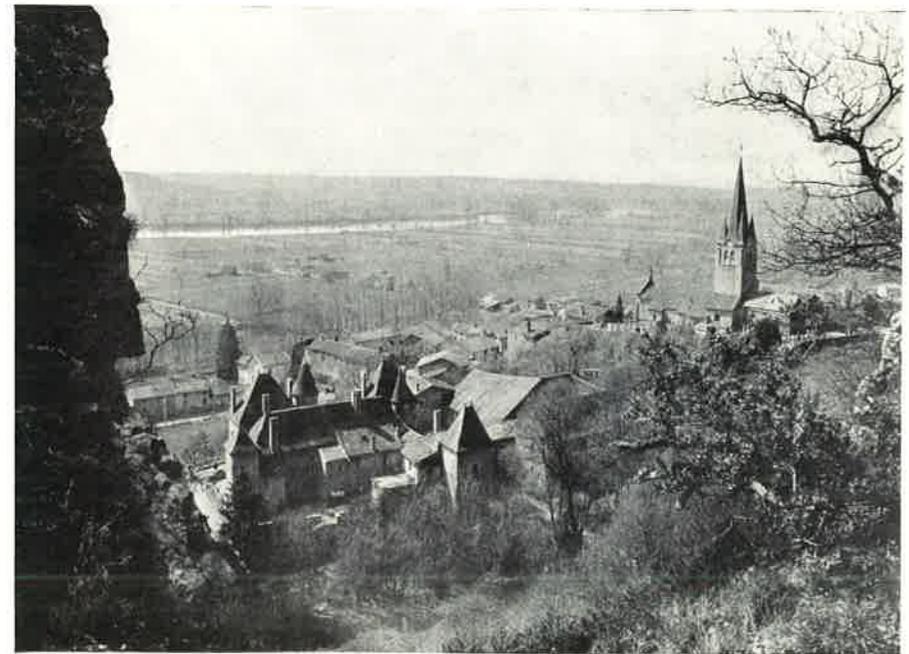
René FOURREY,
Evêque de Belley.



SAINT-SORLIN

DANS la haute vallée du Rhône, à l'entrée d'un passage resserré où le fleuve coule lentement entre les derniers contreforts du Jura, le petit village de Saint-Sorlin dresse sur le rebord de la montagne ses rochers violets couverts de ruines grises et de vieilles maisons aux tuiles rouges, accrochées au flanc de la montagne. Les hautes tours du château du Mollard et la flèche puissante de l'église priorale dominent cet amoncellement pittoresque de demeures d'un autre âge, entassées parmi les vignobles fameux et les prairies grasses qui descendent jusqu'au fleuve.

Une situation si privilégiée par la nature attira de bonne heure des hommes en ce terroir : le Rhône tout proche, les escarpements faciles à défendre, virent passer les primitifs réfugiés dans les grottes sombres du voisinage, et plus près de nous, les Romains qui s'installèrent le long de la vieille route, la « via Strata » qui remontait la vallée. Nous savons qu'ils avaient déjà fortifié le « Grand Château », dans les ruines duquel le baron C. de Truchis découvrit jadis des pièces de monnaie



de cette époque. Les mesures de la « Maladière des Ladres », à Buys, gardent encore des fragments d'inscriptions, et la plaine, au coude du Rhône, à proximité de l'ancien port, est truffée de tombeaux et de débris antiques.

Y eut-il, comme nombre de nos historiens l'affirment, un temple important dédié à Saturne ? Le premier qui en parle est le moine qui écrivit au XII^e siècle la vie de saint Domitien, fondateur présumé de l'abbaye de Saint-Rambert. Nous savons aujourd'hui que ce récit n'est pas du VI^e siècle : il est en grande partie le fruit de l'imagination et il n'offre guère de créance. Saint Saturnin, évêque martyr de Toulouse, plus connu dans le Sud-Ouest sous le nom de saint Sernin, avait tenté la verve de ce vieil analyste qui connaissait le patronyme de notre village : en voulant raconter les origines chrétiennes de la région, il imagina un temple dédié au dieu païen Saturne, qui aurait fait place, plus tard, à l'église romane que nous allons visiter.

Il semble cependant probable qu'une importante construction romaine devait s'élever sur la terrasse où est implanté le prieuré. Les blocs énormes et le fragment de colonne encastrés dans le mur de soutènement du parvis de l'église ressemblent beaucoup aux assises des églises voisines de Lhuis et de Briord, dont nous savons qu'elles ont succédé à un « fanum », petit sanctuaire gallo-romain. Nous en avons une preuve de plus dans l'inscription funéraire qui avait été utilisée dans l'ancien portail de l'église. Malheureusement, les fouilles conduites avec beaucoup de science par le baron de Truchis sur le parvis de l'église, en 1912, n'ont donné aucun résultat. Ce n'est donc là qu'une présomption, qui garde une certaine vraisemblance. Le prétendu culte de Saturne n'est qu'une invention tardive, car ce Dieu n'était pas honoré dans nos régions. Nous savons que saint Saturnin, devenu saint Sorlin, était très célèbre à l'époque carolingienne. Le chanoine Joly, dans son histoire du prieuré (Bulletin Gorini 1920, N^o 45) a jadis suggéré que le culte du martyr toulousain nous serait venu par saint Barnard, le fondateur d'Ambronay, qui était d'abord capitaine au service de l'empereur Charlemagne. Mais c'est là seulement une hypothèse, qu'aucun texte ne vient ratifier ou infirmer : nous savons simplement que le village avait pris le nom de Saint-Saturnin-de-Cuchet au XI^e siècle. Avant 1650, Saint-Saturnin était devenu Saint-Sorlin.

Quant à l'église, les plus anciens documents lui donnent pour patronne sainte Marie-Madeleine, comme sa voisine, l'église fortifiée de Pérouges, sans qu'on puisse savoir à quelle époque elle fut mise sous ce patronage. Le culte de cette sainte se répandit beaucoup au XII^e siècle, depuis la Provence et l'abbaye de Vézelay où saint Bernard prêchait la croisade à laquelle les Lyobard de Saint-Sorlin prirent part.

Possession successive des Coligny, puis des dauphins du Viennois, enfin des comtes de Savoie et de leurs descendants, les ducs de Nemours, Saint-Sorlin était jadis une petite ville ceinturée de remparts, à l'abri de ses deux châteaux, du marquisat et de Cuchet. Le vieux bourg, au pied de l'église, est tout rempli de vieilles demeures moyenâgeuses, dont les plus caractéristiques s'étagent en montant au prieuré, dans l'ancien « ghetto » qui garde encore le nom de « rue des Juifs ». L'une d'entre elles, particulièrement remarquable, est ornée d'une grande fresque du XVI^e siècle, racontant la légende de saint Christophe.

Saint-Sorlin était le siège d'une châtellenie importante. A travers l'histoire du prieuré et de la paroisse, nous retrouverons toute une série de capitaines châtelains, venus de toute la Savoie, puis établis finalement dans la place, tels les Paquelet du Molard, les Rogement ou les Bouvent. Après la conquête française, et la destruction des forteresses par Biron (1598-1600), les fastes militaires sont terminés. Une



Rocher
du grand
château

nouvelle noblesse, celle de robe, s'élève petit à petit dans l'échelle sociale : les Prost, les de Pallières, les Jornet, que nous retrouverons sous les dalles de leurs chapelles dans notre église, sont les représentants de ces tabellions, de ces juges mages et autres officiers de justice, qui vont tenir le haut du pavé dans le petit bourg durant le siècle des lumières. Quand le mandement et les charges de justice émigrèrent, la décadence de la petite ville commença. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, mais combien pittoresque et attachant, peuplé d'ouvriers et de vignerons qui essayent de préserver les trésors de leur passé en s'adaptant aux nécessités de la vie moderne. Ils sont heureux de faire les honneurs de leur église, de leurs vieilles maisons et de leurs caves voûtées où dort un vin fameux, qui n'a rien perdu de son antique célébrité.

LE PRIEURÉ DE ST SATURNIN-DE-CUCHET

Les Prieurs

Le prieuré de Saint-Sorlin dépendait de l'antique abbaye d'Ambronay, dont l'influence fut prépondérante dans toute la région depuis l'époque carolingienne. Guichenon, notre historien de Bresse, citant le fameux chroniqueur de l'an mille, Raoul Glaber, et après lui les savants bollandistes, rapportent le séjour de l'abbé Guillaume de Volpiano, moine de Cluny, au prieuré de Saint-Saturnin-sur-Rhône en 972. Malheureusement pour nous, il est bien plus probable que l'illustre religieux réformateur, bâtisseur de Saint-Bénigne de Dijon et de Saint-Michel de La Cluse, exerça ses talents, non à Saint-Sorlin, mais à un autre Saint-Saturnin-sur-Rhône, devenu aujourd'hui Pont-Saint-Esprit.

La première mention certaine que nous trouvons de notre prieuré remonte à 1135. Richard, seigneur de Bénonces, de la famille savoyarde de saint Anthelme, évêque chartreux de Belley, cède à ses amis les

pères de Portes, tous ses biens, en présence d'Oger, prieur de Saint-Saturnin. Le même moine est encore là lorsque l'archevêque de Lyon, Foulque de Bothéon, en 1141, signe l'accord entre les Chartreux et les chanoines d'Ordonnaz (Archives de l'Ain, H. 219). Puis c'est le silence jusqu'en 1190 où une charte de Portes parle de Josserand, prieur de Saint-Sorlin, et de ses moines (Cartulaire lyonnais, T.I. n° 63). Vers 1200, le prieur Bernard est témoin lors d'un accord entre Portes et les moines clunisiens d'Innimont, sur l'invitation de Bernard, évêque de Belley (Guichenon, Histoire de Bresse, p. 100). Les archives, si riches, de la chartreuse, nous livrent encore le nom du prieur Jean en 1208 et celui de Guillaume (1230-1240) qui arbitre un conflit entre Bozon de Briord et Portes et sert de témoin dans la sentence arbitrale entre les chartreux et les bénédictines de Blyes pour les pâturages de la plaine (Arch. Ain, H. 238). Une autre charte l'appelle Vuillerme de Berranc ou de Herranc au moment du premier concile œcuménique de Lyon en 1245 (H. 351). Laissons Boson (1251-55), Hugues de Verfay (1262), B. de Falavier et Hugues du Mont, dont on ne sait pas grand-chose, pour arriver à une charte de 1268, à laquelle pend le sceau du prieur Jean qui porte dans le champ deux oiseaux sur une cruche à fleurs surmontée d'une fleur de lys (H. 287). Nul ne sait si ce sont les armes du prieuré ou celles du moine, qui appartenaient, au dire de Guichenon, à la famille de Vieille ou de Vely, peut-être l'antique maison des seigneurs de Pont-de-Weyle. A côté du prieur, signe aussi Pierre, chapelain de Saint-Sorlin, qui est intéressé par l'accord puisqu'il s'agit des dîmes que doivent payer les chartreux (la vingtième gerbe de blé de leurs terres appartient au prieur).

Guichenon a omis de citer un autre religieux, Pierre Aymond de Lyobard (H. 352). Celui-ci appartient pourtant à l'une des plus anciennes familles de Saint-Sorlin, où les ruines de l'antique maison forte de la Lyobardière ou de la Lombardière rappellent, entre Collonges et le vieux bourg fortifié, le souvenir de ces anciens seigneurs qui habitaient là dès 1116. Deux des Lyobard, Pierre et Hugues, se croisèrent par deux fois : Pierre était aux côtés de Saint-Louis à la bataille de Damiette (1218). Avant de partir, lui et sa famille avaient accordé d'importants privilèges à la chartreuse. Nous retrouverons leurs descendants seigneurs de Ruffieu au XVI^e siècle. Le prieur Pierre Aymond reconnaît devoir annuellement à l'abbé d'Ambronay quarante septiers de vins en l'année 1316. Il doit entretenir deux religieux (H. 181).

Après Pierre de Lyobard, Guichenon cite Perceval de Genost (1350) de Certines, et Pierre de Bussy. Avec les noms des trois prieurs suivants, nous retrouvons des familles de Saint-Sorlin. Pierre et Guillaume de Lentenay portaient le nom d'un village de la Combe du Val, mais leur famille possédait le fief de Montplaisant. Il est probable qu'ils appartenaient à la maison de Rogemont, seigneurs de Cuchet et des Verneaux, fondateurs de la chapelle Saint-Pierre dans notre église. Montplaisant fut vendu par les Lentenay aux Loras, une des plus anciennes familles du Dauphiné. Bertrand de Loras est le plus célèbre des prieurs de Saint-Sorlin. Exécuteur testamentaire de l'abbé Pierre du Saix en 1455, il va pratiquement diriger l'abbaye d'Ambronay pendant quarante ans. Dès 1456, il est vicaire général de l'abbé Théodore de Montferrat ; il conservera les mêmes fonctions sous l'abbé Etienne de Morel, le constructeur du cloître et de la délicieuse salle capitulaire de l'abbaye, ainsi que du palais abbatial (il réside à Saint-Jean-de-Maurienne, son siège épiscopal). C'est Bertrand de Loras en personne qui, en l'absence de l'abbé, préside l'important chapitre de 1488, où il est qualifié de prieur de Saint-Sorlin et de Brou, doyen de Lentenay. Il assiste, au second rang, au chapitre de l'année suivante, et meurt en 1491. Avec son frère Albert, doyen de Mollon, il fonde en 1456 un hospice à Ambronay, où une inscription rappelle sa mémoire, dans le mur du château de Lauzière. Deux autres membres de cette famille, Antoine et Bertrand de Loras-Montplaisant, reposent sous une belle dalle armoriée



de l'église abbatiale d'Ambronay. Il est certain qu'ils étaient possessionnés à Saint-Sorlin au XV^e et au XVI^e siècles, probablement tout près de l'église. Il n'est pas impossible qu'il faille identifier le fief de Montplaisant, dont un Compagnon de Ruffieu portait encore le titre en 1780, aux ruines improprement appelées « Le prieuré », devenues aujourd'hui le cellier du docteur Fol. En tout cas, nous savons de source sûre que ces maisons portaient le nom de Loras en 1586, qu'elles dépendaient de Ruffieu qui les avait acquises en 1578 et qu'elles furent dès lors la propriété de Pierre des Pallières, curé de Saint-Sorlin, dont la cure se trouvait à proximité immédiate (Protocole du notaire Burdel, de Lagnieu). Un siècle plus tôt, noble Louis de Loras habitait Saint-Sorlin au moment où Bertrand, le prieur, transige avec les habitants pour l'ouverture d'une porte dans les murailles de la ville, en dessous des maisons « sur la directe dudit prieur », près du cimetière (G. 48).

Durant tout le XV^e siècle, les archives de la Côte-d'Or, où sont conservés les comptes des châtelains de Saint-Sorlin, mentionnent des noms de moines ou de prêtres-chapelains attachés au prieuré : Dom Camuset, Dom Claude Riberet (1426), Dom Pierre Jacquet (1438), Dom Jean des Pallières, Dom Claude Bovier (1443), Dom Claude de Chaneins, sacristain du prieuré (1478), Dom Antoine Parnot (1480). C'est dans le courant de ce siècle que la commende s'installe dans la plupart des monastères : les abbés ne résident plus et considèrent l'abbaye surtout comme un bénéfice lucratif. Les prieurs suivent leur exemple et il semble bien que la plupart de ceux que nous avons mentionnés au XV^e siècle ne résidaient plus à Saint-Sorlin. Nous en sommes certains pour Bertrand de Loras qui cumulait les bénéfices et vécut à Ambronay où le retenaient ses hautes fonctions, ce qui ne veut pas dire qu'il ne portait aucun intérêt à son prieuré.

Au XVI^e siècle, avec Antoine de Maugiron, dont nous ne savons rien, Guicheron cite Etienne de la Couz, prieur et abbé d'Ambronay. Il s'agit soit d'Etienne, qui entra au monastère le 7 juin 1570, soit de son parent Claude de la Couz, abbé d'Ambronay dès 1573, qui ne résida jamais, et ne reçut pas les ordres. Il était avocat au Sénat de Savoie et réduisait ses moines à la portion congrue, malgré des procès incessants. Un autre Etienne de la Couz est abbé de Saint-Rambert et meurt à Chambéry en 1595.

Après Etienne de la Couz, nous retrouvons un autre membre de la famille de Lyobard, Prosper (1615-1622), puis Etienne Guyoct, de la maison de Luysandre. A partir de 1650, les prieurs ne sont plus que des noms de clercs qui émargent au budget sans même connaître leur moustier : Pierre Pierrelat de Saint-Ange, Didier Feutelot et Pierre Fleuret, chanoines de la Sainte Chapelle de Dijon et conseillers au Parlement, Mathieu de Vion et Philippe-Zacharie Pernin. Le dernier prieur prend possession en 1757 : Pierre-Louis-François de Paulin est chanoine de Saint-Pierre de Vienne et vicaire général de l'archevêque. En 1787, Saint-Sorlin passe, avec l'ensemble des bénéfices d'Ambronay, à la mense de l'évêque de Belley, Mgr Cortois de Quincey.

Depuis longtemps, un chapelain, puis un curé, nanti d'un vicaire, assurent le service de la paroisse et de ses deux annexes, Proulieu et Brénaz. Dans la liste, fort longue, on découvre la plupart des noms des familles de Saint-Sorlin : nous les retrouverons en parlant des patrons et des recteurs des chapelles de l'église.



Le prieuré

Où vivait la petite communauté monastique qui desservait le prieuré ? Longtemps, beaucoup ont cru voir le prieuré dans les masures qui se trouvent à gauche de l'église (le docteur Fol vient de les consolider en partie) : à défaut, à cause du nom de Loras, on en faisait au moins l'hôtel prieural. Il n'en est rien. Nous avons vu seulement que la petite place devant la maison de Loras était contiguë à la cure au XV^e siècle. Les curés de Saint-Sorlin habiteront là, probablement jusqu'au XVIII^e siècle, au moment de la construction du presbytère actuel, sur la place de la halle.

Le prieuré se trouvait dans la partie supérieure du cimetière actuel : celui-ci était jadis moins grand, mais, comme au moyen-âge, il entourait l'église. Le matin du 4 mars 1708, Dom Jacques Parrain, célièrier d'Ambronay et bénédictin de la savante congrégation de Saint-Maur, qui venait de réformer l'abbaye, se transportait à cheval avec M^e Nicolas



Saint-Sorlin vers 1830

Alable, procureur en justice des terres de la maison, pour faire la visite du prieuré. Le moine s'adresse d'abord à Michel Bertrand, qui était le fermier du prieuré, puis à Louis de La Fontaine et à Benoît Germain, les deux plus proches voisins. Malgré l'interpellation qui lui avait été faite quelques mois plus tôt, le prieur Zacharie Pernin n'avait toujours pas mis les pieds dans son bénéfice et ne s'en souciait guère. L'église est cependant en bon état et le curé, prévenu, reconnaît qu'il a quarante septiers de vin pour son usage et celui de son vicaire. Quant au prieuré, c'est tout autre chose : impossible de trouver la clé de la porte de bois qui ferme le portail : il faut appuyer une échelle contre le mur et sauter dans la cour. « Nous avons reconnu qu'il y eut autrefois plusieurs chambres en icelle place tombée en mesure, contenant ladite place une bonne mesure de semailles si on y semait du blé, entourée de murs du côté du vent, soir et bise, de 7,8 ou 9 pieds de hauteur, et du côté du matin par les anciens murs de la ville, beaucoup plus élevés que les autres, et duquel côté du vent, et dans un terrain plus bas que la maison dudit prieuré n'était, il y a aussi une place fermée autour, d'anciens murs où il y a à présent une vigne de semblable contenance que la place où était la maison, avec une autre place du côté de bise et matin un peu plus élevée qui sert de jardin. Le tout joignant auxdits murs anciens de la ville du matin, partie du cimetière de ladite église du soir et bise, cours et appartenances à diverses particuliers aussi du soir, et les maisons et appartenances du sieur Dumolard du vent. » (H. 181).

Il ressort de ce texte que le prieuré était donc bien au sommet du cimetière, où le rocher affleure presque sous le gazon, avec la vigne de la cure en contrebas, en friche depuis quelques années, les remparts de la ville à l'arrière, et, à droite, les dépendances du château du Molard. Sur la gauche, il y avait tout près de là, la porte ouverte en 1483, qui donnait directement accès aux vignes de la montagne et aux deux châteaux du marquisat et de Cuchet. Les masures du prieuré devaient ressembler au XVIII^e siècle à celles de la maison de Loras aujourd'hui. Elles ont dû disparaître peu après. Il n'en reste aucune trace. Le cimetière a dû en prendre la place, au plus tard en 1828, lorsque le conseil curial décida la réfection du mur d'enceinte le long duquel de nouvelles tombes purent être aménagées.

L'ÉGLISE PRIORIALE S^{TE} MARIE-MADELEINE

L'ÉGLISE de Saint-Sorlin est essentiellement, malgré de nombreux et importants remaniements, une église romane qui doit remonter au XII^e siècle. Les travaux récents de réfection de la nef et ceux, plus anciens, de la coupole et du chœur, l'ont démontré péremptoirement.

La nef

La nef romane est celle même que nous admirons aujourd'hui. Les murs, délivrés de l'enduit qui les recouvrait (peut-être depuis le XV^e siècle), ont retrouvé les pierres apparentes de petit appareil et les deux fenêtres ouvertes dans le côté sud. Primitivement, cette nef ne comportait pas de chapelles latérales, ni de voûte : elle devait être plafonnée comme la plupart des églises de Bresse et de Dombes et plus près de nous celle du prieuré de Marcillieux. Les murs latéraux ont d'ailleurs moins d'un mètre d'épaisseur (ce sont les plus minces de tout l'édifice) ; il n'existe aucune trace de doubleaux sur lesquelles la voûte aurait pu prendre appui.

Le vicomte Pierre de Truchis, dans la savante étude qu'il rédigea en 1914 pour le « Bulletin monumental », s'était basé sur l'existence d'un berceau transversal dans la seconde chapelle de droite, pour avancer que la nef devait être contrebutée tout au long par une série de chapelles dont les berceaux successifs auraient assuré la solidité. Il n'en est rien. Cette chapelle a été manifestement ouverte beaucoup plus tard, sans souci de la fenêtre romane qui se trouve au-dessus et par côté, probablement au moment de la construction de la grande voûte. Les constructeurs romans n'auraient jamais commis une pareille faute, d'autant qu'il leur était facile de reporter l'ouverture un peu plus loin. Seul le décapage récent pouvait permettre d'en décider. Il est certain que les chapelles se sont bâties successivement, sans ordre apparent, au cours du XIV^e et du XV^e siècles.

La nef a été voûtée plus tard, en utilisant les murs romans. Les maîtres d'œuvre de cette période ont alors élevé en trois endroits les supports de pierre blanche, encastrés dans la pierre plus jaune de l'époque romane, pour soutenir trois croisées d'ogives presque carrées. Ces trois croisées ont été plantées obliquement, à partir de fûts semi-circulaires, dans lesquelles viennent mourir, sans l'intermédiaire de chapiteaux, les multiples nervures de la voûte. Ces piles ont retrouvé récemment leurs bases de pierre, enterrées complètement. La nef, qui paraissait si désagréablement surbaissée, a repris, en même temps, son élégance et son élévation primitive. Deux doubleaux, en tiers-points, partagent les travées. Les ogives sont ornées d'un listel entre deux gorges et sont renforcées de liernes et de tiercerons.

Après le vicomte Pierre de Truchis, j'inclinerai à penser que la voûte a été mise en place dans la seconde moitié du XV^e siècle. Nous savons



que Bertrand de Loras a été prieur de Saint-Sorlin, pendant vingt à trente ans, avant sa mort en 1491. Ce personnage bénéficiait de revenus importants ; il était attaché à Saint-Sorlin par des liens familiaux qui devaient lui rendre chère l'église du prieuré dont il était devenu, de surcroît, le titulaire. Nous savons qu'il fit construire à Ambronay un hospice. Il est fort probable qu'il voulut se faire, ici même, l'émule de l'abbé de Morel, dont il était le vicaire général pour Ambronay. Etienne de Morel reconstruisait à ce moment le cloître et l'admirable salle capitulaire de son monastère, le chœur de l'église de Coligny, sa paroisse natale, et celui de sa cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne. Il n'est pas impossible que la même équipe et les mêmes architectes soient les responsables de l'édification de la voûte étoilée de notre nef. Ce qui rend plus probable cette assertion, c'est que nous connaissons la fondation de deux chapelles, dans les vingt dernières années du siècle. Nous savons, depuis les récents travaux, qu'elles furent élevées avant la construction des piles qui soutiennent la voûte.

Les chapelles latérales

Il est cependant très difficile de dater avec sûreté la fondation de chacune de ces chapelles.

Celles du nord sont construites sans plan, avec des irrégularités qui déconcertent. Avant l'aménagement de la voûte de la nef, des chapelles existaient déjà, puisque nous connaissons la fondation, en 1407, d'une chapelle de Sainte-Marie-Madeleine, par Jean Curt, bourgeois (H. 287), celle de la Chapelle de La Fontaine par Pierre et Jeanne de la Balme, le 16 mai 1455 (ce sont probablement les deux chapelles les plus hautes de la nef) ; Pierre Guichardon, curé de Saint-Sorlin, assure une messe annuelle à la chapelle Saint-Sébastien en 1474 (H. 331), mais aucune d'entre elles ne semble remonter à l'époque romane.

Nous connaissons les saints à qui ces chapelles étaient consacrées, et les patrons qui les ont fait construire et qui en avaient la nomination, grâce à un grand nombre de documents. Les plus importants sont les registres d'état civil des curés, sous l'ancien régime, le livre des visites pastorales de Mgr Camille de Neufville de Villeroy, archevêque de Lyon, qui visita le prieuré en 1655, un inventaire manuscrit de 1764, que conserve une famille du village, et les actes notariés, surtout les provisions des recteurs qui assurent les fondations de prières et de messes attachées à chaque chapelle (Archives notariales de Lagnieu ; Archives du Molard et de la Durandière).



Chapelle des Albercier

La première chapelle à droite, du côté de l'épître, est celle des Albercier. Nous savons qu'elle fut fondée par un prêtre de cette ancienne famille du bourg de Saint-Sorlin. Luc Albercier, qui teste le 21 septembre 1498, demande à être inhumé dans la chapelle qu'il a fondée avant cette date avec son frère Jacques, sous le vocable de sainte Catherine et de saint Sébastien. Cette famille était connue depuis plus d'un demi-siècle, puisqu'en 1458 les comptes des châtelains mentionnent une lettre du duc Louis de Savoie, nommant Pierre Albercier chapelain et recteur de la chapelle du grand château (Archives de la Côte-d'Or, B. 9908). En 1562, Benoît Albercier est syndic. Son fils, qui est prêtre, assure les messes de la chapelle Saint-Pierre, fondée par les Rogemont (Chartier du Molard, 1522). Dès 1550, le même prêtre, Pierre Albercier, est recteur de la chapelle de sa famille. Son frère, Michel, obtiendra d'Henry de Savoie-Nemours, marquis de Saint-Sorlin (6 décembre 1614), des lettres de confirmation et l'affranchissement des tailles, ce qui consacrait la noblesse de sa maison. Les Albercier ont disparu au XVII^e siècle. La famille Prin les avait remplacés en 1764.

La Chapelle des Bovier

La seconde chapelle, sous le vocable de Notre-Dame de Pitié et de Saint-Antoine, est une de celles qui a subi le plus de remaniements. Elle est voûtée en berceau brisé qui affecte presque la forme d'un arc mitré et comporte plusieurs anfractuosités. Nous avons dit pourquoi nous la pensions postérieure à la construction de la nef romane, en raison de son emplacement disgracieux sous la fenêtre primitive.

Les fondateurs de cette chapelle appartiennent aussi à une ancienne famille du village qui possédait des prés à Fay en 1255 et en 1342, et les céda à Portes. Le prédécesseur de Dom Albercier, au château, comme recteur de la chapelle seigneuriale, est Dom Vincent Bovier, entre 1441 et 1443 (Côte-d'Or, B. 9892). Nous ne savons quels membres de cette famille furent inhumés dans le caveau de cette chapelle. Le 16 mai 1651, M^r Martin Vautier, curé de Saint-Sorlin pendant trente ans y fut enseveli, au refus de M. de Montferrand de le mettre avec ses prédécesseurs au charnier des Verneaux « bien que les autres prestres y aient été ensepulturés » (Registre de 1651). M^r Urbain Chamaret, curé de Cornod-en-Bresse (1666) et M^r Louis Rivet, de Rossillon (1738), en ont été les recteurs. En 1751, les Ramoux en étaient les co-patrons : plusieurs y sont enterrés.

Chapelle de la Fontaine

La troisième chapelle est celle de La Fontaine. Cette famille est la plus ancienne de Saint-Sorlin, avec les Lyobard, puisque nous la voyons installée dans la maison forte proche de la fontaine qui lui a donné son nom, au quartier de Collonges, dès le XII^e siècle. Au XVII^e et au XVIII^e siècles, une branche collatérale, tombée dans la roture, exerçait la profession de tisserand. Elle était titulaire de cette chapelle, sous le vocable de Notre-Dame de Pitié et de Saint-Hubert, deux dévotions très à la mode au XV^e siècle. Les inhumations y étaient fréquentes. Cette famille, très nombreuse, est encore représentée aujourd'hui par les de La Fontaine à Saint-Sorlin, Villebois à Lyon, et par les Fontaine de Saint-Sorlin, qui abandonnèrent la particule à la Révolution au moment où la commune prenait celui de « Bonne-Fontaine » (1793). Le dernier recteur de cette chapelle fut le curé Jean-Marie Perrot, qui abjura et fut réhabilité sous l'Empire.

La quatrième chapelle est la plus belle de l'église. Elle appartenait à la branche des La Fontaine, seigneurs de Ruffieu. Humbert de La Fontaine avait bâti ce château au-dessus de Proulieu, en 1300. Ses descendants directs le possédèrent jusqu'en 1580. Ils voulurent avoir leur chapelle dans l'église : c'est probablement celle que fondèrent, en 1455, Pierre et Jeanne de la Balme, sa femme, en même temps qu'un oratoire dans leur propre château. Dans les premières années du XVII^e siècle, cette chapelle était possédée par une branche de la famille des Lyobard, leurs héritiers par les femmes, dont un membre est alors prieur de Saint-Sorlin. Georges de Lyobard, qui vient de voir mourir son frère, célèbre juriconsulte, premier président du Sénat de Savoie, demande à être enterré soit à Pont-d'Ain, soit à Saint-Sorlin, où il possède résidences et chapelles. Le président Favre, père de Vaugelas, « leur cher et bien-aimé ami » est présent à ce testament, conservé aux archives notariales de Lagnieu, ainsi que Pierre des Pallières, curé de Saint-Sorlin (1586). Les Lyobard sont alors les plus gros propriétaires de la région après les Savoie-Nemours, et, en plus de Ruffieu, ils possèdent la maison-forte de la Fontaine et celle de la Lyobardière, le fief de Montplaisant, sans parler des châteaux de Sainte-Julie et du Chatelard de Luyre. René de Lyobard épouse la nièce de notre prieur Etienne de la Couz, mais leur fils échangera bientôt la seigneurie de Ruffieu contre celle de Chenavel, où résidait jadis Claude la Couz, son oncle, abbé d'Ambronay. Cette cession amène à Saint-Sorlin la famille Jallier, qui tiendra une grande place dans l'histoire du village et de la paroisse jusqu'à nos jours.

Contrairement à ce que disent Pierre de Truchis et le chanoine Joly, ce n'est pas le lion léopardé de gueule des Lyobard qui est inscrit à la voûte de cette chapelle, mais l'écu des Jallier de Ruffieu. Il est probable qu'après la mort de François Jallier, au moment où les Jallier vont se scinder en deux branches, sa seconde femme, Anne Milliotet, d'une famille parlementaire parisienne et lyonnaise, voulut restaurer cette chapelle. Elle y fit alors graver ses armes et celles de son mari. La dernière des Ruffieu qui y fut enterrée fut Marie-Anne Jallier (1700). Peu après, sa nièce, veuve du président Gaspard de Sève, vendait Ruffieu (1714). Les Compagnons de Vareppe en étaient les possesseurs à la Révolution, mais ils sont inhumés à Proulieu. Deux chanoines de Lagnieu, Philibert Jallier du Molard (1754) et Pierre Girod (1767) en seront les derniers recteurs. On disait alors 52 messes par an, et le plus souvent le curé de Saint-Sorlin s'en chargeait lui-même. La chapelle de Ruffieu est toujours sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire, qui était le sien en 1688 ; une très belle vierge dorée du XVIII^e siècle, de l'école de Coysevox, trône sur l'autel.

Une confrérie du Rosaire existait jadis dans cette chapelle. Marguerite Bachelard du Molard lui lègue 30 livres par testament en 1650. François Jallier, qui veut y être ensepulturé (1688) donne 100 livres et dix messes de Requiem.

Dans cette chapelle se trouvait aussi un autel dédié à saint Georges et à sainte Barbe, fondé par les Bouvens, seigneurs de Bouis et de la Durandière, dont les armes sont inscrites au portail du Molard. Il passa aux Jallier de Ruffieu, leurs descendants, comme celui de Notre-Dame. M. Martin Vautier, prêtre curé de Saint-Sorlin, était en 1620 « recteur de la chapelle de Ruffieu et de Bouvens cy devant ».

Chapelle du Bessay

La première chapelle en entrant à gauche, du côté de l'Évangile, servait de baptistère. Elle s'ouvre sur la nef par un arc en anse de panier. C'est probablement la chapelle la plus récente de l'église dans

sa forme actuelle. Elle est postérieure à l'érection de la voûte et porte le nom de chapelle du Bessay. Le Bessay est un ancien fief avec maison-forte qui n'est plus aujourd'hui qu'une ferme dans la montagne, entre Saint-Sorlin et Fay. Cette chapelle garde la seule pierre tombale de l'église qui soit encore en place.

CI GIST PIERRE
 ANTOYNE DE MERMETY
 SEIGNEUR DU BESSAY
 CONSEILLER DU ROY
 ELLU EN L'ELECTION DE
 BEUGEY - GEX - JUGE MAGE
 DES TERRES DE LEURS
 ALT^s DE NEROURS
 EST DÉCÉDÉ LE 25 AVRIL
 1664 - PRIÉS POUR LE
 SALUT DE SON AME
 REQUIESCAT IN PACE

Pierre-Antoine de Mermety, ou, plus simplement, Mermet, était le haut justicier des terres des marquisats de Saint-Rambert et de Saint-Sorlin. Il avait épousé Claudine Jallier de Ruffieu, et succédé à son beau-père, Antoine Jallier. Son fils sera aussi conseiller du Roi et magistrat ; d'Hélène Prost, dont nous allons retrouver la famille, il n'eut que quatre filles. L'une d'entre elles, Barbe, épousa un Trocu de la Croze, dont la famille s'était élevée à Saint-Rambert par des charges dans la magistrature. Leur fils quitta le vieux manoir du Bessay lorsqu'il eut acheté, en 1744, des Lombard de Montgrillet, la maison-forte de la Durandière. Nanti d'une belle fortune, il venait d'acquérir le marquisat de Saint-Rambert ; il bâtit alors, entre 1751 et 1754, à côté de la vieille maison-forte réduite au rôle de communs, le beau château actuel avec ses deux tours que la Révolution décapitera. Le marquis Antoine Trocu de la Croze (+1775), ainsi que ses parents, reposent dans le caveau de la chapelle. Les héritières de sa veuve revendirent le château au début du siècle suivant : des Bothéon de Vertrieu, il passa aux Yon de Jonage, dont le monument occupe le centre du cimetière. Il est depuis 1891 la propriété de la famille de Truchis de Varennes.

La chapelle était sous le vocable de saint Claude, puis de saint Bernard. A la voûte est gravé le blason des Mermety accolé à un autre que nous n'avons pu déchiffrer, peut-être celui des Richardon du Bessay, leurs prédécesseurs.

Chapelle des Pallières

Nous connaissons très bien l'histoire de la seconde chapelle. Messire Pierre des Pallières, dans son testament du 5 août 1501, élit sa sépulture dans la chapelle qu'il a fondée sous le vocable de saint Jean-Baptiste. Un volumineux dossier, déposé par cette famille, qui habite toujours Saint-Sorlin, aux archives de la mairie, contient une foule d'actes notariés retraçant l'histoire de cette chapelle et de ses patrons successifs. Au XVIII^e siècle, le curé y disait la messe une fois par semaine.

Les Pallières furent notaires, puis marchands drapiers, enfin chirurgiens jurés au faubourg de Collonges. L'un d'entre eux, devenu riche, sera le châtelain de Montgrillet à Lagnieu, au XIX^e siècle. De 1400 à



Le baptistère et la chapelle de la Vierge

nos jours, de nombreux membres de cette famille ont été prêtres : le premier que nous ayons retrouvé, Dom Pierre des Pallières, était recteur de la chapelle du château en 1468 (Arch. Côte-d'Or, B. 9989). Pierre des Pallières était curé de Saint-Sorlin avant 1590. Il avait acheté en 1586 les maisons de Loras. Un autre Martin fut curé de La Boisse († 1694). Jean-Baptiste Depallières, clerc tonsuré, est recteur de leur chapelle à la même date. Depuis Pâques 1964, cette chapelle sert de baptistère.



Souvenir du mariage RAVYER-PROST (1648)

Chapelle des Prost

La troisième chapelle sous le vocable de Notre-Dame est celle des Prost, dont une branche achètera la seigneurie de Cuchet. Comme les Jallier, les Mermety, les Pallières, les Prost gravirent les degrés de l'échelle sociale dans le courant du siècle de Louis XIV en occupant des fonctions importantes et probablement fort lucratives dans la magistrature, pour acquérir enfin la noblesse de robe tant convoitée. Anthoinette Prost sert de marraine à la vieille cloche de l'église en 1581. Isaac Prost, peut-être issu de l'une des anciennes familles juives de Saint-Sorlin, qui survécurent au massacre de 1348, était notaire en 1588. Il est, avec son père Benoît, patron de la chapelle N.D. de Pitié en 1589. Le 23 août 1631, au soir de sa vie, il est suffisamment riche pour acheter les ruines du château et la seigneurie de Cuchet, au nom de son fils Balthazard, conseiller-élu du Roi en l'élection du Bugey. Cuchet restera quatre générations dans cette famille, jusqu'à la vente, consentie en

1748, aux Compagnons de Vareppe, derniers seigneurs de Ruffieu. Entre temps, les Prost ont contracté des alliances avec les Jallier, les Mermety, les Ravyer, notaires à Ambutrix. Ils habitent la très belle maison du XVII^e siècle, qui est toujours debout, malheureusement si défigurée, près de la fontaine de Collonges, dont les nobles arcades et les blasons martelés disent encore l'ancienne splendeur.

Emmanuel-Philibert Prost a été curé de Saint-Sorlin de 1674 à 1687, Jean-Pierre archiprêtre d'Ambronay en 1726. André Prost est avocat à la Cour des Monnaies de Lyon, conseiller de M^{me} Royale, héritière des Nemours, juge mage de ses terres, ce qui n'empêchera pas son fils, pompeusement paré du titre de capitaine-châtelain, d'être destitué par les nouveaux marquis de Saint-Sorlin, les Chartreux de Portes (1721).

Les archives si riches du château du Molard gardent un précieux parchemin enluminé, qui fut exécuté en mémoire du mariage de Marguerite Prost avec le notaire-châtelain Pierre Ravyer de Soudon (1648). Jean Ravyer, leur fils, sera recteur de la chapelle de ses ancêtres en 1706.

La chapelle des Prost s'ouvre sur la nef par deux arcades très étroites, de part et d'autre d'un gros pilier de la nef. Cette chapelle voûtée en berceau paraît plus ancienne que les voussures de la nef, car le pilier s'inscrit dans l'arcade. Une petite porte, pratiquée au début de la Révolution, permet de gagner directement l'extérieur de l'église.

La chapelle des Jornet

La dernière des chapelles, aujourd'hui consacrée à saint Joseph, a fréquemment changé de titulaire. Après saint Jean, la sainte Croix, saint Pierre, elle fut dédiée à saint Georges en 1772. La famille Jornet la possédait depuis le XVI^e siècle. François Jornet, curé de Saint-Sorlin, signe le testament de Pierre des Pallières en 1501. Jeanne épouse Pierre Ravyer, notaire royal à Soudon, qu'il quitte pour Ambutrix. Balthazard, Claude et Emmanuel Jornet seront notaires à Saint-Sorlin et au Saullet entre 1650 et 1750. Alexandre est alors avocat au Parlement. Quoique apparentés aux Prost et aux Pallières, les Jornet resteront bourgeois de Saint-Sorlin et ne seront jamais anoblis. Ils habitaient la cure actuelle, sur la place de la halle ; leurs derniers descendants la vendirent à Emmanuel Chrestin, curé de Saint-Sorlin entre 1729 et 1782, qui la fit réparer : il inscrivit ses initiales sur le fer forgé du balcon. Les travaux s'élevèrent à 1530 livres (Arch. Ain, C. 324).

Il existait encore dans l'église d'autres chapelles, ou plus exactement d'autres autels secondaires, où l'on faisait quelque service. Nous en avons déjà trouvé un dans la chapelle de Ruffieu. Nous ne savons où était celui de Sainte-Anne, où Anne Deville fonde en 1690 huit messes « les huit premiers mardys de l'année » (G. 48). Quant à la chapelle de sainte Marie-Madeleine, qui était la patronne de l'église, il semble qu'elle était peut-être dans la croisée gauche du transept, démolie depuis longtemps. Un autel devait lui être dédié dans la chapelle des Prost en 1770, puisque M^r de Conzié, fondé de pouvoir de J.B. Royer d'Ambronay, étudiant en droit à Dijon, seul héritier de Gaspard Royer, notaire royal à Ambronay et de Marguerite Prost, charge M^r Hugon-Laporte, vicaire à Ambérieu, d'en faire le service. Il n'en reste qu'une statue ancienne, qui paraît remonter à la première moitié du XVII^e siècle. M. l'abbé Durbet l'avait découverte, injustement reléguée dans les greniers du presbytère. Elle fut réparée par ses soins et replacée dans l'église.



Ste Marie-Madeleine

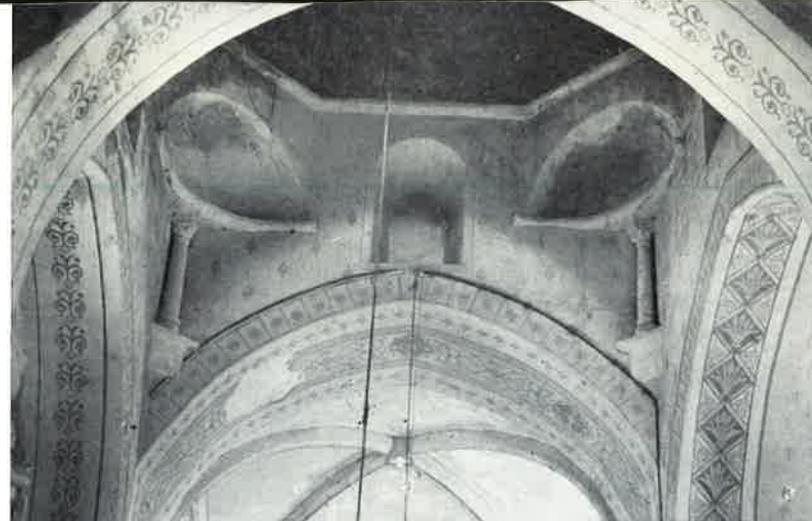
Le transept

En haut de la nef, on trouve d'abord un premier emmarchement qui avait servi de niveau de base au moment où on suréleva le dallage de l'église. Quand on voulut l'enlever en novembre 1963, on découvrit en dessous un important caveau. Ce pourrait être celui des Jallier de Ruffieu, mais il ne semble pas, car ce tombeau était « sous le Rosaire » au moment de l'inhumation de Marie-Anne Jallier en 1700. Les registres de l'église mentionnent encore la sépulture de Nicolas Ravaz (1751) et celle de Jean-Marie Philippe (1761) devant la chapelle du Rosaire. La pierre qui recouvre le caveau porte encore le nom de Ravaz.

Au-delà de six marches de pierre, on pénètre dans le carré du transept, la partie la plus intéressante de l'église du point de vue architectural. Des transformations successives, dont les dernières datent de 1895 et de 1954, au moment de la réfection de la coupole, rendent très difficile l'étude de ce beau morceau d'architecture romane. Ce qui paraît le plus curieux, c'est la profondeur anormale (1 m 55) du doubleau qui sépare le chœur et le transept, et son profil plus accusé et plus asymétrique, qui tranche avec les trois autres doubleaux, faisant communiquer le transept avec ses deux bras et la nef principale. Pierre de Truchis pensait que la croisée, rectangulaire à l'origine, fut ramenée, après un accident, à un plan à peu près carré, par le renforcement des culées et la reprise des arcs.

La coupole qui surmonte la croisée est bâtie sur un plan octogonal.

Les raccords d'angle, pour passer du carré à l'octogone, se font par des trompes qui s'amortissent sur des tablettes semi-circulaires, engagées dans la muraille, soutenues par quatre colonnettes. Ce procédé



La coupole avant sa restauration

a été employé plusieurs fois dans la région, en particulier à Marcillieux, près de Saint-Vulbas, et à la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon. Les colonnettes sont assez dissemblables. Les deux qui dominent l'entrée du sanctuaire sont en pierre fine avec des bases toriques, des fûts cylindriques et des chapiteaux finement taillés. Les deux autres sont l'une conique, l'autre carrée avec des angles abattus en chanfrein ; elles témoignent d'un art beaucoup plus fruste. Trois des chapiteaux sont à peu près identiques : celui de la pile carrée est beaucoup plus grossier avec des feuilles épanelées. Ces colonnes reposent elles-mêmes sur quatre trompillons.

Trois fenêtres s'ouvraient jadis au-dessus des doubleaux, mais elles sont obturées depuis longtemps et n'ont même pas laissé de traces à l'extérieur, au moment où le clocher a été repris. Il n'était pas question de les ouvrir à nouveau pour ne pas compromettre davantage la solidité de l'ensemble.

Le clocher lui-même a subi de nombreuses transformations. Primitivement, deux baies très simples, avec des arcatures en mitre séparées par un pilier maçonné ajouraient chacune des faces. Elles n'ont laissé de traces qu'au-dessus du chœur et du croisillon sud. Au-dessus s'élevait une flèche carrée très simple, dont les pans, de faible pente, étaient couverts de tuiles creuses ; le clocher d'Ainay, au-dessus du transept, doit en donner quelque idée, à moins que ce ne fût une flèche de pierre un peu plus élevée, montée sur plan carré. A la Révolution, le clocher fut découronné et laissé à l'abandon, ce qui occasionna d'importants dégâts au gros œuvre. Il faudra près de deux siècles pour réparer ces méfaits. Finalement, on reconstruisit hâtivement un clocher à coupole arrondie, tel qu'une peinture naïve du château du Molard nous permet de l'évoquer. L'effet était fâcheux et, de plus, le beffroi reposait directement sur la voûte et compromettait sérieusement la solidité de l'édifice. En 1837, la vieille cloche de 1581, dont le parrain était François de Bachod, abbé d'Ambronay, et la marraine Anthoinette Prost, se brisa. Comme il n'y en avait pas d'autre, elle fut descendue et refondue l'année suivante par Burdin, fondeur à Lyon. La nouvelle cloche pèsait « 3.500 livres » ; pour compléter le poids de la précédente, plus petite, la moitié d'un canon pris à Alger fut utilisé (Archives paroissiales). Le 1^{er} avril 1838, Mgr Devie, évêque de Belley, bénit cette cloche. Le parrain est P. Crozet de la Fay, la marraine M^{me} la comtesse de Jonage, née de Vertrieu, épouse du maire de Saint-Sorlin, député de l'Ain, président du Conseil Général. Le curé était l'abbé Delaval, qui repose au cimetière.

A la même époque, il faut déjà ouvrir et réparer le clocher ; l'architecte Dupasquier fait un devis de 8.500 francs, que le comte de Jonage avance à la commune et au conseil paroissial. Le 19 mars 1855, lors de la visite de l'évêque, Mgr Chalandon, le projet de reconstruction du clocher se fait jour. Les travaux seront réalisés un peu plus tard, avant la guerre de 1870. Au vieux clocher roman haut de 17 mètres, l'architecte ajouta un beffroi de 6 mètres de haut avec d'énormes pierres d'angle, surmonté d'une flèche en charpente recouverte d'ardoise, accompagnée de clochetons aux quatre angles.

L'ensemble ne manque pas d'allure dans le magnifique paysage qui est celui du vieux bourg, au milieu des rochers et des vieilles maisons aux murs de lierre qui cascadenent sur la colline. Aussi, les gens de Saint-Sorlin ont-ils voué à leur clocher une admiration indéfectible, malgré les tribulations qu'il leur a toujours créées. Le 28 novembre 1869, l'abbé Delaval, qui se dépensa tant pour son église, bénit au nom de l'évêque de Belley, retenu à Rome par le premier concile du Vatican, une seconde cloche, qui est encore en place. Elle pèse « 12 quintaux » et fut offerte par Claude Cagnin et son épouse Marie Perrault, de Saint-Sorlin. Elle coûta 2.300 F. Georges Crozet de la Fay en fut le parrain, Marie-Claudine de Jonage la marraine.

Mais l'architecte avait vu trop grand, et les 935 tonnes de la tour pesaient trop lourd sur les quatre massifs de pierre dégradés par l'humidité, et les vieux murs romans où l'eau n'a cessé de s'infiltrer depuis un siècle. En 1893, la tour menace ruine, et en 1897, l'architecte départemental, Tony Ferret, monte les huit contreforts qui doivent soutenir le clocher. En 1907, il faut refaire le beffroi dont les poutres, posées directement sur la maçonnerie, répercutent comme des béliers, chaque ébranlement de cloche.

Le 11 novembre 1930, les cloches, électrifiées grâce aux 2.700 francs donnés par Gilbert Janin et Marie-Claudine Millet, chantent joyeusement, mais il faudra bientôt se contenter de les linter, pour éviter la ruine du clocher qui donne coup à nouveau : de nombreuses fissures s'ouvrent un peu partout, l'eau s'infiltrer plus que jamais dans les murs et les trompes de la coupole qui se fendillent, le mur ouest s'incline dangereusement, menaçant la nef. Les travaux recommencent au moment de l'avance allemande en juin 1939, mais gênés par la guerre, ils dureront plus de deux ans. Les murs extérieurs de la partie romane du clocher furent repris pierre par pierre. En 1943, devant la menace d'écroulement, l'architecte Bissuel fit étamper l'avant-chœur pour soutenir piliers et voûtes en ruine. L'église restera ainsi étampée pendant neuf ans. Finalement, le maire, M. Dolbeau, et son conseil, décident de sauver l'église et les travaux reprennent en 1954 : la tour fut littéralement prise dans une série de chaînages en ciment armé dont l'un, transformé en « poutre de gloire » coupe le doubleau entre la nef et la coupole. En 1957, les Monuments historiques, de concert avec le Conseil Général et la municipalité font décaper la coupole romane, qui retrouve sa belle patine primitive ; les deux croisillons et le chœur sont enduits de nouveau. La paroisse, sous la direction dynamique de son curé, M. l'abbé Durbet, assure le pavage du chœur et la mise en place d'un autel moderne, et finalement, en avril 1960, la réfection de la chapelle du Rosaire. On profite des travaux pour descendre la cloche de 1838, fêlée le 1^{er} janvier 1945, et la maison Paccard, d'Ancey, la refond. Elle pèse 1.050 kg et s'appelle Marie-Madeleine. M. le chanoine Armand, de Lagnieu, la bénit solennellement le 20 mai 1955. Son parrain est M. Hubert Dolbeau, maire, sa marraine Mme Elisabeth Saint-Olive, baronne de Truchis.

Le 13 juillet 1958, au cours d'une grande cérémonie, Mgr Fourrey, évêque de Belley, consacre le nouvel autel et bénit les travaux.



Le clocher après sa réfection (1943)

La chapelle des Verneaux

Jadis, le transept était contrebuté par deux croisillons dont les voûtes en berceaux transversaux assuraient l'équilibre du clocher. Celui de gauche a disparu prématurément, à une date inconnue, probablement au moment des guerres delphino-savoyardes ou de la conquête française. Il ne fut jamais reconstruit. On se contenta d'édifier, avec les vieux matériaux, un nouvel escalier très étroit qui permet d'accéder aux combles et au clocher, et de fermer, par un simple mur, la brèche qui s'ouvrait sous les restes du berceau. Quant au croisillon sud, s'il a gardé sa voûte en berceau brisé, il a été doté au XV^e siècle d'une fenêtre à remplage gothique où s'inscrit l'écusson des Jallier du Mollard.

Cette chapelle était la plus importante de l'église et la plus ancienne. Un autel sous le vocable de saint Pierre avait été fondé par la famille des seigneurs de Rogemont, seigneurs de Cuchet depuis 1355, au moment du traité de Paris. Cuchet passa à la fin du XV^e siècle à la famille de la Forest, mais la chapelle Saint-Pierre resta dans la branche des Rogemont, qui possédait, au-dessus d'Ambutrix, le château des Verneaux. Pierre de Pallières en était le recteur, Hugues de Rogemont présenta après lui, en 1572, Pierre Albercier. En 1584, elle avait comme second titulaire Saint-Antoine. Hugues de Rogemont, qui possédait une chapelle dans l'église d'Ambutrix, n'utilisait plus le « charnier des Verneaux ».



Le portail du Molard et le château de Cuchet

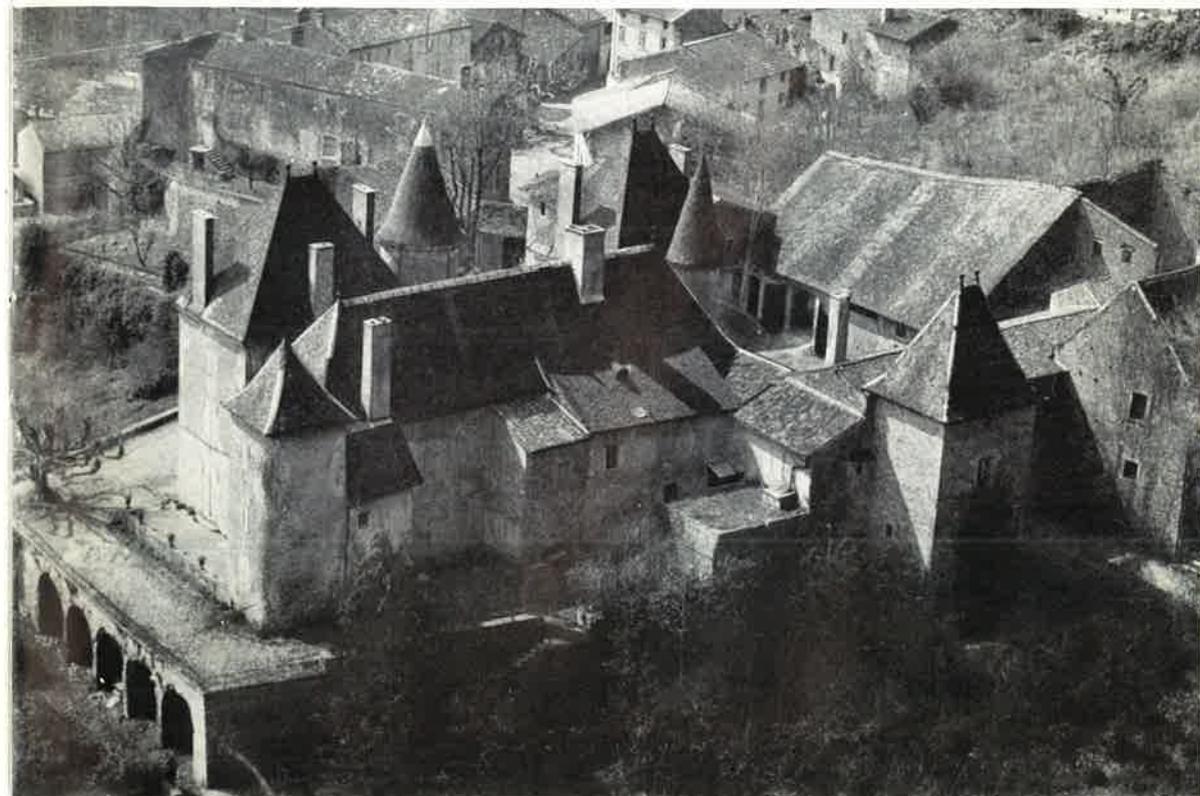
Tout en gardant le droit de patronage, il donne à Louis Paquetalet ou de Paquetalet, seigneur du Molard, le droit de sépulture pour lui et les siens. Louis était alors capitaine de 300 hommes à la milice de Son Altesse (1584). Son père Georges était venu à Saint-Sorlin depuis Saint-Jean-de-Maurienne comme capitaine-châtelain. Louis de Paquetalet se fixe à Saint-Sorlin par son mariage en 1571 avec Hélène de Bouvens, de la famille des seigneurs de Bouis. En 1574, ils édifient la porte d'entrée du château du Molard qui porte encore leurs écus accolés. Au moment de la conquête française, Louis de Paquetalet est capitaine-châtelain de Saint-André-de-Briord. Il repose depuis 1612 dans « la chapelle de ses prédécesseurs », comme il le dit dans son testament. Sa fille épousera Anthoine Jallier, qui se remarie ainsi pour la troisième fois, en 1633. D'une famille bourgeoise de Thizy (Rhône), Anthoine Jallier est devenu

Conseiller du roi, Président de l'élection du Bugey, juge-mage des terres de Savoie-Nemours. Il a acheté la seigneurie de Chenavel, puis celle de Chanves, hérité celle de HautePierre, près de Montluel. Sa pierre tombale était jusqu'en 1867 dans l'église de Lagnieu. Son second fils, François, héritera ses fonctions de juge-mage, et échangera, avec les Lyobard, Chenavel contre Ruffieu. Son portrait se voit encore au Molard avec la date de 1651. Il est la tige des Ruffieu et des seigneurs du Molard, qui se succéderont pendant deux siècles. Le dernier, Joseph, mourra à Panossas en 1823, laissant une fille qui épousera le comte Douglas de Montréal. Les Jallier du Molard vont tous être inhumés dans le charnier de la chapelle Saint-Pierre, où reposent également les anciens curés de Saint-Sorlin. Une pièce curieuse d'un procès de 1735 a permis de retrouver l'ouverture de ce caveau. A cette époque, Jacques Jallier proteste contre Benoît Minan, maçon, qui met en place un degré devant la table de communion (disparue durant la dernière décade), au beau milieu du carré du transept.

« Cela nuit aux droits de ceux qui ont droit de sépulture le long de ladite table, notamment la famille du Molard », dont l'entrée du caveau se trouve à droite, devant la chapelle Saint-Pierre. A ce moment, une pierre portait les armoiries des Jallier. En 1938, quand on voulut vérifier l'assise des piles du clocher, la municipalité fit ouvrir le « charnier » du Molard, où de très nombreux ossements furent retrouvés dans un caveau en parfait état. Au XVIII^e siècle, la chapelle, qui avait déjà eu comme titulaires saint Antoine, saint Pierre et la Vierge Marie, avait un autel à saint Blaise dont la statue en bois est encore à la sacristie. Les Jallier avaient leur banc dans ce croisillon ; ils sont toujours représentés à Saint-Sorlin par leur dernière descendante, M^{lle} Crozet de la Fay, qui conserve précieusement les souvenirs de cette vieille famille.

Lorsque les Rogemont s'éteignirent en 1620, les Montferrand, déjà propriétaires de la maison-forte de Lagnieu, achetèrent les Verneaux où leurs descendants habitèrent jusqu'à la Révolution. Ils ont gardé le droit de patronage de la chapelle Saint-Pierre jusqu'à la même époque.

Le château du Molard



Le chœur

Le chœur ne comporte qu'une travée, dont la croisée d'ogives est timbrée de la Croix de Savoie. Il est bien difficile de déterminer si les constructeurs romans l'ont prévu ainsi, ou si une abside semi-circulaire avec voûte en cul-de-four terminait l'église de ce côté. Le chœur prend jour par deux fenêtres gothiques montées au XV^e siècle. Jadis, le maître-autel se trouvait tout près du fond. Dans la visite que fit Dom Philibert Valletat, moine d'Ambronay, le 16 janvier 1713, le curé Jujact lui montra « derrière le grand autel, dans un petit espace entre icelui et le mur du chœur », servant de sacristie, « un coffre en façon de garde-robe servant de table, rempli d'ornements de toutes couleurs... le tout en fort bon état, sans que pourtant le sieur prieur y ait contribué du sien, mais le tout ayant été fourni et conservé par la libéralité, le zèle et le soin dudit sieur curé » (H. 181).

Derrière le chœur s'élève aujourd'hui la sacristie, construite sur le même modèle, voussures et fenêtres. Dans le mur qui les sépare, cachée dans les grands placards du XVIII^e siècle, existe une ouverture grillagée qui a pu servir de confessionnal et que les vieilles gens de Saint-Sorlin appellent le « confessionnal des lépreux ». Je ne sais si elle a servi à cet usage, mais je pense plutôt que c'était là l'ancien tabernacle, le « Repositorium » qui s'ouvrait jadis dans la paroi du côté de l'Evangile, comme dans la plupart des églises anciennes. La sacristie garde encore encastré dans le mur, et servant de piscine, l'ancien baptistère gothique que les transformations en cours permettront peut-être de dégager.

Il nous reste à parler des grands travaux qui ont marqué la restauration de la façade et de la nef. Notons d'abord que les archives paroissiales gardent le souvenir de la tranchée aménagée autour de l'église en 1828 pour éviter l'humidité. Le travail fut exécuté « par corvées ». François Fontaine et Jean Minand extraient de la pierre au cimetière pour le mur de soutènement du fossé. Ils employèrent notamment nombre d'anciennes pierres tombales.

Lorsque nous entrons à l'église, nous foulons la dalle de l'abbé Pierre Guiguard, curé de Saint-Sorlin de 1812 à 1823. C'est lui qui prit l'initiative de relever le pavé de l'église, qui était plus bas que les chapelles. Il créa des bas-côtés en perçant les chapelles, qui, jadis, ne s'ouvraient que sur la nef. Les dalles primitives durent alors disparaître, et le curé, qui venait de démolir les autels des différentes chapelles, s'en servit pour repaver tout l'édifice, exhaussé d'un mètre environ. L'église n'y gagna rien, et elle avait alors cette allure, surbaissée et massive, qui faussait les belles proportions des constructeurs du XV^e siècle. Fait beaucoup plus grave, l'abbé Guiguard et son conseil paroissial mutilèrent atrocement l'ancien bénitier gothique, probablement trop encombrant à leurs yeux, et l'enfoncèrent dans le pavage, où les travaux de novembre 1963 l'ont découvert, malheureusement inutilisable. Ce qui permet de dater avec précision les travaux, c'est précisément le nouveau bénitier, qui ne manque pas d'allure, et qui porte le millésime de 1824 (23 mars). La dalle de l'abbé Guiguard vient de reprendre place dans l'église, dans la première travée, et le bénitier est devenu le baptistère.

Si les travaux exécutés sous la Restauration nous obligent en cet hiver 1963-1964, à de coûteuses réparations pour remettre dans son état primitif la nef gothique, ils auront eu du moins l'avantage de conserver la plupart des anciens autels, dont plusieurs vont pouvoir reprendre place dans l'église.

Parmi les pierres tombales que l'iconoclasme du siècle dernier a laissé subsister, il y a la très curieuse épitaphe — au milieu de la nef — du marchand Jean Rousset : « Hic jacet Joannès Rousset, mercator quod si caelum non emerit, precibus vestris émet. Ci-gît Jean Rousset, marchand, s'il n'a pas acheté le ciel, vos prières le lui achèteront. » 5 mai 1691. Le blason parlant de cette famille (une roue dentée chargée



La nef avant la restauration

du chiffre 7) existait encore il y a un siècle, sur une des maisons du bourg. Devenus notaires, les Rousset ont donné finalement un préfet au Premier Empire.

Dans le pavement de la chapelle Saint-Jean-Baptiste avait pris place un fragment mutilé de la pierre tombale de Marie-Barbe Jallier du Molard, morte le 24 avril 1808 ; ce n'est certes pas son emplacement primitif. La dalle doit provenir du cimetière. Depuis 1964, cette dalle est devant la chapelle de Ruffieu.

En 1869, aux mois de novembre et de décembre, le Conseil de Fabrique fit exécuter les travaux de la nouvelle façade de l'église. Nous n'avons aucune idée de ce que pouvait être le portail primitif. Le mur fut doté d'un nouveau parement, et le pignon d'un clocheton de pierre du plus mauvais effet. Les marches du perron permettaient de gagner plus commodément la nef. Mais cette restauration fut encore l'occasion d'une destruction très regrettable. Les constructeurs du haut Moyen Age employaient souvent des matériaux romains. Or, le montant de l'ancien portail était une cippe funéraire du II^e ou du III^e siècles, dont l'abbé Philippe, originaire de Saint-Sorlin et curé de Treffort, historien et archéologue, nous a heureusement conservé le texte. « Defuncta animorum XXVIII Labile Aurelius amphio... conjungi m... omparabi... sibi et... vivus ponendam curavit et sub ascia dedicavit », ce que l'abbé Marchand (Etudes archéologiques, page 15) croit pouvoir restituer : « Aux dieux mânes et à l'éternelle mémoire... de la défunte de 28 ans, Labela, Aurelius Amphionus, à son épouse incomparable. Pour lui, et elle, il a, de son vivant, élevé ce monument et l'a dédié sous l'ascia. »

Cette cippe mutilée disparut au moment des réparations en 1823 ou en 1869. Vendue à un entrepreneur, elle fut noyée dans les fondations de l'Ecole libre des Frères de Lagnieu (note du baron C. de Truchis). pour récupérer un peu des six mille quatre cents francs (6.400 fr.) que coûta ce détestable aménagement !

Avant de terminer, parlons des aménagements récents. Alors que la municipalité faisait procéder, en 1957, à la réfection du chœur et du transept, sous l'administration de M. Hubert Dolbeau, maire de Saint-Sorlin, M. l'abbé Durbet entreprit la réfection du pavement réalisé en pierre d'Hauteville, l'érection d'un nouvel autel en pierre avec une croix, un tabernacle et des chandeliers en fer forgé, d'une nouvelle table de communion, reportée sous l'arc triomphal. Les stalles furent également restaurées, de nouveaux bancs mis en place et l'équipement électrique remis à neuf. La somme considérable de 2.200.000 fr. (deux



millions deux cent mille francs) fut alors réunie. Des dons généreux, et surtout les séances récréatives données par les jeunes de Saint-Sorlin, permirent d'y faire face.

Avant de partir, l'infatigable curé restaura encore la chapelle du Rosaire et la belle statue de la Vierge.

Quoique ayant renoncé à toutes fonctions municipales, M. Hubert Dolbeau ne se désintéressa jamais de la restauration complète du chœur et de l'église. Il entreprit, sous sa responsabilité, les démarches nécessaires pour donner à la municipalité, au départ, les fonds indispensables. C'est ainsi que, secondé par la Compagnie de Saint-Gobain, il put mettre à la disposition de M. le maire, le baron François de Truchis, les moyens nécessaires pour entreprendre les démarches officielles auprès de l'administration départementale et des services des Beaux-Arts (M. Lotte, architecte en chef, à Paris, et M. Chauvin, architecte départemental).

En août 1963, les travaux reprirent sous l'impulsion de M. de Truchis, maire, de M. l'abbé Guillon, nouveau curé de Saint-Sorlin, et du Conseil paroissial réorganisé pour la circonstance. Ils furent admirablement secondés par les habitants du village qui donnèrent généreusement leur temps et leur argent pour aider à cette réfection, désirée par l'ensemble de la communauté paroissiale.

De nouveaux bancs vont prendre place dans l'église ; l'ancien bénitier, transformé en baptistère, vient d'être installé dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste (Depallières). La seconde chapelle de droite sera désormais consacrée au culte de sainte Marie-Madeleine, patronne de la paroisse. La belle vierge dorée, de l'École lyonnaise de Coysevox, sera mieux mise en valeur dans la plus vaste des chapelles de l'église, celle des Jornet, en haut à gauche. Quant à saint Joseph, il occupera l'ancienne chapelle de Ruffieu, dédiée jadis à Notre-Dame du Rosaire. La municipalité offrit 5.000 francs, tandis que la paroisse prit en charge la majeure partie : 6.000 francs pour le gros œuvre et 8.000 francs pour le mobilier.

La nef, maintenant décapée et ramenée à son niveau primitif, vient de retrouver son ancienne splendeur. Les travaux ont permis de découvrir de nombreuses sépultures dans le pavé de l'église, les deux fenêtres romanes fermées au XV^e siècle, les cavités acoustiques creusées dans les murs, et les anciens autels des chapelles, dont deux viennent de reprendre leur place. Il restera cependant encore à modifier les abat-sons, à recouvrir le chœur et à terminer la toiture du clocher pour que l'église soit enfin hors d'eau.

Nous voici donc au terme de notre visite. Plus que de vieilles pierres, ces quelques instants passés dans cette vénérable église nous ont livré un peu de la vie des gens de ce village depuis le haut Moyen Age et la place nous manque pour livrer tant de détails savoureux ou édifiants dans les pierres de cet édifice. S'il fallait en quelques lignes en résumer l'histoire, il faudrait, je pense, remonter aux premières années du XII^e siècle, au moment même de la fondation de Portes. La nef romane et le transept sont certainement de cette époque, comme le prieuré de Marcellieux et la basilique d'Ainay, consacrée en 1107, qui présentent dans leurs coupes les mêmes caractéristiques, avec les mêmes variantes cependant. La voûte a été élevée entre 1480 et 1490, après les chapelles latérales qui datent de cette époque. Quant au chœur, il est difficile de dire s'il était semi-circulaire ou carré. Il a été voûté probablement au XV^e siècle.

Puisse cette histoire, qui conte les difficultés, les efforts et l'amour des curés, des prieurs et des fidèles depuis un millénaire, inspirer aux paroissiens de Saint-Sorlin un grand attachement pour la Maison qu'ils ont édifiée à Dieu au milieu d'eux.

J. PAUL-DUBREUIL,

11 Mai 1964.

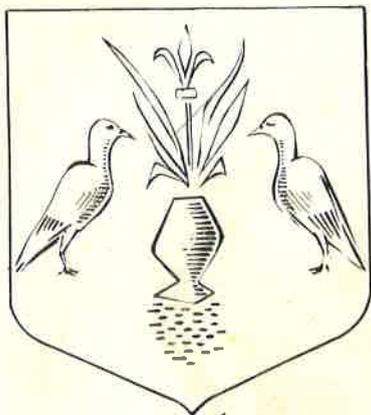


EN SOUVENIR DE SON BAPTÊME
DANS L'ÉGLISE SAINTE MARIE-MADELEINE
DE SAINT-SORLIN
A L'OMBRE DE LAQUELLE IL REPOSE
DEPUIS LE 3 JUN 1964
MONSIEUR HUBERT DOLBEAU
A FAIT ÉDITER CETTE BROCHURE

L'HISTORIQUE DE SAINT-SORLIN
EST DU A M. L'ABBÉ PAUL-DUBREUIL
CURÉ DE LOMPNAZ

L'ILLUSTRATION EST L'ŒUVRE DE M. BOUQUILLON
LES CLICHÉS DES PAGES 13, 23, 27
SONT CONSERVÉS AUX ARCHIVES DE TRUCHIS

20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 20
SERONT REMIS AUX PERSONNALITÉS AYANT AIDÉ
M. HUBERT DOLBEAU DANS CETTE RESTAURATION



1268